

Chapitre 1

Mon histoire commence en 1954. En juin, pour être plus précis: le mois de juin le plus collant que j'aie vu de toute ma vie. En moins de deux semaines, Chicoutimi est devenue un véritable sauna où nous nous traînons avec peine. L'air est lourd, les chiens ont la langue pendante, les enfants rechignent pour un rien, le moindre geste nous met en nage. Si on me le demandait, je jurerais dur comme fer que la température est vingt degrés plus élevée que la normale. J'aurais tort. Il ne fait pas plus chaud que l'été précédent: il fait simplement plus humide. Et dans cet air humide et visqueux qui nous colle au corps et qui s'infiltre partout, il flotte une menace lourde qui commence à en inquiéter plusieurs.

Au début, les médias locaux ont commencé par parler de paralysie infantile: deux ou trois cas isolés, dans la région immédiate de Chicoutimi. Quelques jours plus tard, quelqu'un à la radio a prononcé le mot «poliomyélite». «C'est une maladie terrible, dit l'animateur, qui attaque le système nerveux et peut rendre infirme! Dans les pires cas, elle paralyse les intestins et les poumons, entraînant la mort. Elle est extrêmement contagieuse et choisit ses victimes surtout chez les enfants en bas âge.» Nous avons deux enfants en bas âge: Richard, deux ans et demi, et André, quatorze mois. À partir de ce jour-là, comme tous les parents,

nous avons scruté les journaux pour en savoir plus long. Rien, sinon de temps en temps un entrefilet disant que messieurs et mesdames Un tels déplo- raient la perte de leur enfant de huit mois ou de quatorze mois. Puisqu'il n'en était pas fait men- tion, il aurait fallu être vraiment de mauvaise foi pour établir un quelconque lien entre ces décès et la polio. Quelques-uns l'ont fait et, au bout de quelque temps, certains ont parlé d'épidémie.

Les premiers jours, je ne prête aucune atten- tion à ces rumeurs qui, selon moi, ne servent qu'à donner de l'importance à ceux qui les colportent. À les entendre, les médecins et les fabricants de cercueils ne doivent pas chômer: tel enfant est mort à six mois, tel autre à trois ans et demi, un troisième à sept ans, un quatrième est paralysé pour le reste de ses jours. Ce sont toujours des enfants sans nom, jamais ceux des colporteurs de mauvaises nouvelles; ce sont les enfants du voisin, de la tante d'un autre voisin. Mais, au bout de quelques jours, quand on commence à donner des noms, je prête une tout autre oreille à ces rumeurs. Les victimes ont maintenant un visage: ce sont les enfants de voisins proches; il s'agit de monsieur Audet, le directeur du Service d'autobus régional; de monsieur Gingras, un courtier d'assu- rances de la rue Racine. Quand j'apprends que la petite Sylvie Gaudreault, une nièce de l'âge d'An- dré, est à son tour atteinte, je commence à m'énerver tout à fait et à craindre, comme plu- sieurs autres, pour mes propres enfants.

Juin finit par céder la place à juillet, mais la température ne baisse pas d'un cran. C'est toujours la même canicule, jour après jour, nuit après nuit, et cette humidité insupportable comme dans certains pays chauds. L'air est dense, presque palpable, comme l'anxiété qui gagne maintenant les foyers de la région au grand complet. À Chicoutimi, à Jonquière, à Kénogami, à La Baie, partout c'est la même hantise. De nouveaux cas sont signalés chaque jour, dont certains d'aussi loin que Dolbeau.

À la mi-juillet, la rumeur compte les victimes par dizaines. Des cas non confirmés, mais non démentis, que certains évaluent à 250. Exagèrent-ils? Difficile de le savoir: les journaux continuent de ne pas réagir, comme si le phénomène n'existait pas.

La panique est presque générale quand, le 26 juillet, *Le Progrès du Saguenay* se décide à publier un article sur la polio, le premier depuis le début des rumeurs. Il s'agit d'un court texte scientifique qui associe l'ablation des amygdales à la forme la plus sévère de la maladie. Le journaliste ne fait pas la moindre allusion au malheur qui frappe la région! Pourquoi ce silence? A-t-on peur d'effrayer les touristes qui sont de plus en plus nombreux à visiter notre région? Veut-on éviter que la population ne sombre dans l'hystérie collective? Difficile

à dire. J'imagine que les autorités ont de bonnes raisons pour agir de la sorte. D'ailleurs, leur silence n'est pas complet: si elles refusent, depuis des semaines de parler d'épidémie, elles n'ont jamais nié l'existence de la maladie. Au contraire, elles multiplient les messages à la population, principalement par le truchement de la radio. Elles s'entêtent à ne donner aucun chiffre, bien sûr, mais elles nous répètent quotidiennement les symptômes à surveiller de même que les mesures à prendre pour éviter la contagion.

Ma femme et moi écoutons ces consignes religieusement. Comme tout le monde, nous sommes prêts à nous taper toutes les corvées du monde pour ne pas retrouver nos enfants fiévreux, le visage rouge et le cou raide. Certaines mesures d'hygiène font déjà partie de notre quotidien. Il suffit de tenir les enfants propres, de leur faire laver les mains avant de passer à table, de ne pas les laisser s'épuiser, et de les coucher tôt afin de prévenir toute fatigue. D'autres, comme faire bouillir l'eau dix minutes, laver fruits et légumes, stériliser tout ce que nous touchons, se laver les mains avant de prendre les enfants, se doucher chaque soir au retour du travail demandent un peu plus d'efforts, que nous consentons volontiers.

Le plus dur, c'est la dernière catégorie de mesures, car elles changent notre quotidien de façon radicale. En effet, la polio étant extrêmement contagieuse, il est fortement conseillé d'éviter tout

contact avec les autres enfants. Du jour au lendemain, plus question de sortir dans la cour, de jouer avec les petits voisins, de recevoir de la visite ni d'aller à un anniversaire. Plus question non plus, malgré la chaleur accablante, d'aller faire tremette à la plage publique. Heureusement, à deux ans et demi et à quatorze mois, Richard et André prennent assez bien la chose, malgré tout, beaucoup mieux en tout cas que leurs voisins de six et huit ans qui ont l'habitude de passer l'été à bicyclette ou sur des patins à roulettes. Mais ce que notre plus âgé ne comprend pas et qui le rend malheureux comme une pierre, c'est de ne plus pouvoir aller les fins de semaine à Kénogami voir ses cousins et ses cousines. Vingt fois le samedi, trente fois le dimanche, il faut lui dire non, non et non. Nous avons le cœur en miettes. Comment expliquer à un enfant de son âge que l'autobus que nous avons pris jusqu'à maintenant deux fois par mois représente maintenant pour lui et son frère un danger mortel? Comment expliquer à un enfant de deux ans que les oncles et les tantes qui l'ont toujours accueilli avec amour ne nous ouvriraient même pas la porte? Comment lui expliquer que nous ferions exactement la même chose? Ce que nous vivons est détestable. Nous en venons à voir les enfants des autres comme un danger pour les nôtres. Nous les aimons toujours, bien sûr, mais de loin. Et chaque fois que nous apprenons qu'un voisin qui a déjà joué avec les garçons est atteint, notre cœur se serre. Et s'il avait contaminé nos chérubins? Les jours suivants, nous surveillons

nos enfants plus que jamais, terrorisés à l'idée de voir apparaître un des symptômes que la radio martèle maintenant depuis des semaines. La moindre poussée de fièvre, la plus petite perte d'appétit, un vomissement de rien du tout suffisent à nous mettre aux abois.

Nous ne sommes pas les seuls. Depuis la mi-juillet, l'urgence de l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier – la somptueuse clinique d'urgence ultramoderne que l'on vient à peine d'inaugurer – ne fournit plus. La salle d'attente et les corridors débordent de parents inquiets qui serrent leurs enfants contre eux. L'attente dure des heures; on leur dit la plupart du temps de rentrer chez eux. «Un mauvais rhume, Madame, ou une otite», se font dire des mères en pleurs qui s'en retournent à peine rassurées, laissant la place à d'autres mères également en pleurs, à qui l'on dira sans doute la même chose. De temps en temps, un vrai cas se présente, pour lequel on ne peut rien. Tout ce que l'hôpital a à offrir, c'est un poumon d'acier pouvant aider les plus mal en point à respirer et qui ne peut traiter qu'un enfant à la fois. C'est bien peu. Pourtant, au moindre signe, tous les parents de la région se précipitent aux salles d'urgence pleines à craquer où, ironiquement leurs enfants risquent mille fois plus qu'ailleurs d'attraper le virus!

Heureusement, les vacances de juillet arrivent et nous pouvons nous enfuir deux semaines au chalet de mes beaux-parents, un paradis isolé de

tout. Nous sommes dans l'auto, prêts à partir, quand mon beau-père, qui est courtier d'assurances, sort et me fait un signe de la main:

— Paul, fait-il en s'appuyant sur la portière, j'ai reçu une nouvelle police d'assurance qui couvre les maladies infantiles. Vous en prenez une pour les garçons, n'est-ce pas? Ça ne coûte que dix dollars par année.

Dix dollars, c'est une somme, en 1954. Je me tourne vers Colette.

— Oui..., fait-elle, ce serait bien. Mais nous n'avons pas cette somme, papa. Je...

— Oubliez ça, coupe monsieur Gaudreault. Bonne route, et passez de belles vacances.

Et nous partons pour le chalet, où les enfants pourront enfin courir à leur aise, jouer dehors et se baigner toute la journée, loin de ce climat de folie et de paranoïa qui est sur le point de nous rendre tous fous.

Juillet passe, sans que les journaux n'admettent l'existence de l'épidémie. Puis, le 3 août, *Le Progrès du Saguenay* publie un second article sur la polio, lequel reprend une causerie prononcée la veille par le D^r Bruno Allary, médecin attaché au Service provincial d'hygiène de notre région. On y énu-

mère la liste des précautions que nous connaissons tous et on donne enfin des chiffres officiels bien en deçà de la rumeur. Trente cas dans toute la région. Selon l'auteur de l'article, il n'y a aucun danger d'épidémie.

Il faut attendre au 20 août – soit plus de deux semaines – pour pouvoir lire un autre article sur ce qui est presque devenu l'unique sujet de conversation de tout le Saguenay-Lac-Saint-Jean. Toujours pas de nouvelles de la région. On y aligne simplement des chiffres démontrant que la polio est en nette régression dans la majorité des provinces canadiennes. Malheureusement, ajoute-t-on, le Québec est du nombre de celles où l'on déplore une «légère aggravation». Rien pour nous rassurer.

Enfin, le 31 août, les autorités médicales admettent officiellement l'existence d'une contamination sur une grande échelle. Après des mois d'un silence inexplicable, elles déclarent avec satisfaction que «l'épidémie de poliomyélite qui sévit depuis quelque temps dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean semble en voie de régression depuis deux jours». Sans doute pour ne pas alarmer la population, elles ont décidé de ne reconnaître le danger que le jour où il paraîtra écarté.

Comme elle semble avoir un lien avec la chaleur, je pense bêtement que la maladie disparaîtra

avec la fin de l'été. Il n'en est rien. Le premier septembre, *Le Progrès du Saguenay* annonce que Georges Jameison, un jeune joueur de tennis qui fait la fierté de la région, a été incapable de terminer le tournoi qu'il disputait quelques jours plus tôt au Club de tennis de Chicoutimi. Soudainement affaibli et fatigué, le jeune espoir s'est rendu à l'hôpital où un médecin a immédiatement diagnostiqué la poliomyélite. Dans le même article qui fait la une, nous apprenons que les docteurs Benoit Fortin et Georges Côté, deux médecins hygiénistes de l'Unité sanitaire de Chicoutimi, viennent de partir pour le Lac-Saint-Jean, et ce, jusqu'à Chibougamau où la maladie semble s'être propagée.

Dans la même édition, le ministre fédéral de la Santé, voulant rassurer la population, affirme comme d'autres avant lui que l'épidémie est en voie de régression. Cela ne l'a pas empêché d'envoyer un de ses médecins dans la région, lequel en est revenu en disant que la polio n'y avait fait que huit morts. Toujours dans la même édition, on apprend que le ministre provincial de la Santé a dépêché chez nous le directeur de l'Institut de microbiologie de Montréal, le Dr Armand Frappier lui-même. À son retour, l'éminent microbiologiste a déclaré que la maladie n'était pas encore active sous une forme particulièrement violente.

Faut-il les croire? Comme tout le monde, je ne demande pas mieux, même si leur évaluation de la

situation est à des années-lumière de ce qui circule sous le manteau. Et ce n'est pas rien!

Cela fait maintenant deux mois que nous ne rendons ni ne recevons de visites, et que nous suivons religieusement les conseils que la radio donne de moins en moins souvent... Nous commençons à nous dire que le pire est peut-être passé quand, le 9 septembre, le journal signale plusieurs nouveaux cas. Mieux vaut prendre notre mal en patience: ce n'est pas demain la veille que nous arrêterons de faire bouillir notre eau.

Les précautions incessantes, l'inquiétude qui tourne à l'angoisse, les amis que nous ne voyons plus: tout cela finit par miner notre moral. Le 14 septembre, après avoir couché les enfants, Colette se met à pleurer.

— J'espère que tout ça finira bientôt, sanglote-t-elle, parce que moi, je vais devenir folle. Tu... tu te rappelles Pascal, qui habitait en face de chez Suzanne? Tu sais bien, le petit blond qui jouait avec Jean-Pierre, quand nous sommes allés les visiter cet hiver. Eh bien, la polio l'a eu, lui aussi. Il est mort la semaine dernière. Suzanne et Maurice sont à moitié fous de peur. Trois ans, tu te rends compte? Presque l'âge de... Richard! Je... C'est affr... Oh! Paul, ç'aurait pu être lui ou André!

— Allons, ma chérie. Je t'en prie, chasse ces mauvaises pensées. Tu as écouté la radio comme moi. Le pire de la crise est passé. Encore quelques

jours et nous pourrons reprendre la vie comme avant. Ils l'ont dit, il n'y a pratiquement plus de danger.

— Oh Seigneur! continue Colette comme si je n'avais pas parlé, s'il fallait... S'il fallait!...

Avant de m'endormir, ce soir-là, je fais une courte prière pour remercier le ciel de nous avoir épargnés. Je remercie Dieu et tous les anges de n'avoir pas exposé nos enfants à ce virus qui en a tué et handicapé tant d'autres. Je prie aussi Dieu pour qu'il aide les amis de Suzanne et de Maurice et tous ceux qui n'ont pas eu notre chance. À mes côtés, Colette ne bouge pas. Je suis certain qu'elle en fait autant.